

"Qu'est-ce qui nous appartient en propre?", se demande Lydia FLEM à travers l'analyse de différentes expériences de vie.

Rencontre à l'occasion de la sortie de son dernier livre¹.

Pourquoi avoir choisi de devenir psychanalyste?

Lydia FLEM: Quand j'avais 11-12 ans, une camarade de classe a fait une élocution sur Freud et j'ai eu l'impression que c'était un personnage dont j'aurais un jour envie de m'approcher. Ma mère avait un camarade qui avait suivi une psychanalyse. Je crois surtout avoir toujours voulu trouver les mots qui pourraient dire les sentiments et les émotions cachés en soi. Aussi, pour moi, psychanalyse et écriture se rejoignent².

Comment s'est déroulée votre scolarité?

LF: J'étais une bonne élève, mais plutôt la deuxième que la première, avec un certain mépris pour celle-ci, parce qu'il fallait tout de même ne pas être trop impliquée et avoir un peu de fantaisie! La camaraderie, les jeux étaient aussi très importants. Par ailleurs, l'école n'était pas mixte à l'époque. Pour nous, les garçons, c'était un peu une autre planète, un mystère. On essayait de comprendre quelque chose à la vie en se demandant ce qu'il y avait dans la tête des garçons!

Quelles étaient vos branches favorites?

LF: Le français surtout, et j'aimais bien l'histoire aussi... Mais en néerlandais, maths et géo, c'était plus dur. J'ai un souvenir très curieux: en 1^{er} primaire, notre professeur a dessiné une circonférence au tableau avec une craie et une ficelle. Cela m'a paru être le comble de la connaissance! C'était tellement beau et parfait, j'avais le sentiment que jamais je n'atteindrais ce niveau de connaissance et d'habileté! L'école a été pour moi une forme d'émerveille-

ment, même s'il y a aussi eu des moments très difficiles. J'aimerais être une écolière jusqu'à mon dernier souffle, tant que j'en serai capable... Apprendre, c'est un des grands bonheurs de la vie. On doit avoir le droit d'être curieux, c'est une qualité essentielle pour moi. Bien sûr, il faut enseigner aux enfants certaines discrétions, mais l'école devrait servir à répondre à la curiosité de l'enfant ou à l'éveiller.

Quels sont les enseignants qui vous ont marquée?

LF: On avait un professeur de français, à la fin du secondaire, une femme étonnante, très laide, mais qui devenait belle quand elle parlait. Elle me fascinait! Il y a un âge où on est à la recherche d'identification, on essaie de voir à qui on a envie de ressembler. Elle, on n'avait vraiment pas envie de lui ressembler physiquement, mais en même temps, elle nous apprenait qu'il y avait des êtres humains recelant une beauté autre qu'esthétique. Elle nous racontait ses nombreux voyages et nous a éveillées à l'amour de la littérature. Mais j'ai aussi eu une très grande déception avec elle. Un jour, elle m'a donné comme sujet de dissertation la phrase "Y'en a marre!". J'avais cru, naïvement, que c'était une invitation à dire ce dont on pouvait avoir marre, même concernant l'école. Elle a été très mécontente. Je me suis sentie un peu flouée et me suis demandé si le monde des adultes était ainsi, un peu un faux-semblant.

Vous avez écrit: "Je me demandais pourquoi la mère du Petit Chaperon rouge l'envoyait dans les bois alors qu'elle devait bien se douter que le grand méchant loup l'y attendait". Est-ce que l'école vous a préparée à aller dans le bois?

LF: Je ne suis pas sûre! En rhéto, la prof de morale nous a un jour dit, presque comme une confidence, que quand on choisirait un compagnon, il fallait se demander si on aurait envie de le regarder toute sa vie le matin quand on se réveille et le soir quand on s'endort. Là, j'ai eu le sentiment qu'elle quittait les rails de l'école. Aujourd'hui, j'ai l'impression qu'on prépare davantage les jeunes, même

CARTE D'IDENTITÉ

Nom: FLEM

Prénom: Lydia

Profession:
psychanalyste et écrivain

Signe particulier: invite à décrypter les transitions de la vie

politiquement: on les fait réfléchir à toutes les questions de pollution, de développement durable... Il me semble que nous avons eu un enseignement très limité à un savoir, et pas tellement destiné à nous faire devenir des citoyens, des électeurs, ni même des parents. L'école, ce n'est

LYDIA FLEM

"L'école"

pas qu'apprendre, ce n'est pas que du savoir, c'est aussi du savoir-vivre.

Quand on lit votre dernier livre, on a l'impression que vous avez été une mère "ressource" par rapport à l'école...

LF: On s'est très vite aperçu, au moment des premiers apprentissages, que notre fille avait des difficultés psychomotrices. À un moment, une psy nous a dit de la laisser se débrouiller seule, chercher des ressources dans sa génération, que ce n'est pas aux parents de l'aider... Résultat, à la fin de l'année elle doublait, et je me suis décidée à travailler avec elle. Maintenant elle est à l'université, et il faut qu'elle apprenne elle-même ses méthodes de travail. Ce n'est pas simple. Je me suis posé beaucoup de questions sur l'école. C'est une chance pour beaucoup de gens qui n'ont pas d'emblée un parcours tout tracé, mais quand il y a des difficultés, ceux qui décrochent sont souvent abandonnés...

"Dans la suite des générations, notre place est désignée, nous ne sommes pas libres de nous-mêmes", écrivez-vous. Serions-nous moins libres que ce que

peut être un joker"

Photo: © D. GAILLARD

nous pensons?

LF: Bien sûr, il y a des déterminismes inconscients dans la transmission, la filiation économique, politique... Je crois que les êtres humains bricolent comme ils peuvent avec leurs capacités, leurs limites et ce qu'ils reçoivent. L'école est le premier lieu de socialisation hors de la famille, qui devrait être structurant. Quand cela se passe bien, elle peut être un joker: on peut redistribuer les cartes autrement, échapper à des déterminismes, changer d'orientation par rapport à celle de nos parents.

"Il existe d'autres liens que ceux du sang: les liens du regard". Les enseignants aussi peuvent porter un regard dont ils ne mesurent d'ailleurs pas toujours l'effet...

LF: J'ai été enseignante pendant vingt ans, dans une école de formation au conseil conjugal. On y a redonné une chance à des personnes de 30-40 ans, parfois plus, qui avaient souvent eu un parcours scolaire difficile et qui pouvaient faire quelque chose qu'elles n'avaient jamais eu l'occasion de faire: étudier, apprendre. J'ai adoré cela, car j'avais vraiment le sentiment, par le regard qu'on portait sur ces personnes,

qu'elles avaient une nouvelle chance dans leur vie et qu'elles ont pris conscience que leur expérience de vie et leur parcours avaient aussi une valeur.

Quel genre d'enseignante étiez-vous?

LF: C'était très particulier, parce qu'on n'avait jamais plus d'une dizaine de personnes en face de soi, des adultes hyper motivés. J'ai beaucoup souffert à l'université, dans le milieu professionnel, du fait que souvent, les gens n'étaient pas généreux, qu'ils cachaient leurs sources pour garder le pouvoir. Et j'ai pris le contre-pied. Je pense qu'il faut donner, offrir et qu'après, chacun fait comme il peut et comme il veut. Pendant mes cours, je donnais beaucoup la parole. La confiance finissait par s'instaurer, les étudiants osaient dire des choses difficiles, prendre des risques et je crois que pour beaucoup, cela a été très formateur et très heureux.

Dans la psychologie des enseignants, le thème "donner-retenir" est particulièrement important. Ils peuvent avoir l'impression que s'ils donnent, ils perdent ou se

font dépasser...

LF: Quand je raconte, dans mon dernier livre, que mon "quasi-fils" vient me demander de lui apprendre à coudre un bouton, j'ai l'impression que c'est lui qui me donne quelque chose. Je lui transmets un petit savoir, mais il m'a offert le bonheur de pouvoir le lui donner. J'ai toujours eu le sentiment qu'enseigner apportait beaucoup de choses, notamment le fait qu'on est obligé de continuer à apprendre et à se mettre en mouvement. Mais c'est vrai qu'il peut y avoir un certain plaisir à maîtriser, contrôler, ou une certaine honte à reconnaître qu'on veut prendre le dessus. Il peut aussi y avoir une espèce de frustration chez certains professeurs à ne pas avoir assez de temps pour donner la matière... ■

INTERVIEW FRANÇOIS TEFNIN

TEXTE BRIGITTE GERARD

1. *Comment je me suis séparée de ma fille et de mon quasi-fils*, Seuil, 2009.

2. Lydia FLEM a publié deux livres sur Freud: *La Vie quotidienne de Freud et ses patients*, Hachette, 1986 et *L'Homme Freud*, Seuil, 1991.

3. *Lettres d'amour en héritage*, Seuil, 2006.